LE 4 JUILLET

A LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Il y a longtemps, bien longtemps qu'existe l'Abeille de la Nouvelle-Orléans. Elle peut même, sans aucune vantardise, s'intituler la doyenne de la Presse Louisianaise. Les dates sont là pour le prouver.

Eh bien, nous avons beau chercher dans nos annales, les plus recherchées qu'il y ait maintenant non seulement à la Nlle-Orléans, mais dans tout le Sud des Etats-Unis, nous n'y trouvons, à aucune époque, la relation d'une fête du 4 juillet, célébrée aussi franchement, aussi loyalement, avec autant d'enthousiasme, que celle d'hier. Auparavant, jusque dans les plus sincères élans de patriotisme américain, il se glissait toujours, ici, certaines restrictions mentales, inspirées, non seulement per la guerre confédérée, mais par bien des événements antérieurs.

Aujourd'hui, rien de pareil, une grande question nationale a surgi, au moment et du côté où nous y pensions le moins; et il a suffi de cette question pour opérer une fusion aussi complète, aussi sincère, aussi cordiale qu'on puisse l'imaginer, entre les deux grandes sections de l'Union américaine.

Hier, non seulement toutes les institutions, toutes les sociétés, à quelque nationalité qu'elles appartiennent, mais les maisons particulières étaient pavoisées. Nous nous sommes, et avec plaisir, donné la peine de parcourir une grande partie du quartier américain et tout le quartier français —le deuxième et le troisième districts — et nous pouvons affirmer que jamais il ne s'est manifesté une pareille unanimité de sentiment patriotique à la Nouvelle-Orléans, à l'occasion du 4 juillet.

C'est là, un fait que nous sommes heureux de constater pour l'édification de nos lecteurs et à leur honneur. Partout les couleurs de l'Union flottaient au vent et se mariaient harmonieusement à celles des autres nationalités.

Jamais nous n'avons vu autant de drapeaux de la République française confondant leurs couleurs avec celles de la République américaine.

Sans doute, il y a eu, hier, un contre-temps fâcheux: un orage suivi d'une pluie qui a failli inonder une partie de la ville. Cette tourmente inattendue a terni l'éclat de la fête et gâté la soirée. Mais le patriotisme ne connait pas d'obstacle. La fête d'hier aux Fair Grounds a été renvoyée à dimanche prochain, 8 juillet. Il en est de même de celle qui avait été préparée avec tant de soins au Parc de Ville. Il s'y était pourtant rendu une foule assez nombreuse; mais la direction a pris le sage parti d'ajourner aussi la fête à dimanche. Elle n'en sera que plus belle et plus complète. Les éléments peuvent être changeants et inconstants; le patriotisme ne bronche jamais; il est immuable et ne fait que grandir avec le temps et au milieu des obstacles.

Tragédie.

Presse Associée.

Des Moines, Iowa, 4 juillet—William Ludwick, de Rockwell City, venu à Des Moines pour célébrer la fête nationale avec une jeune fille qu'il aimait, Mlle Bertha Whiteside, l'a tuée parce qu'elle refusait de l'épouser. Il s'est ensuite blessé mortellement.

LE 4 JUILLET

—ET LA—

Conférence de Paix

Hommage à la mémoire de Grotius.

Peu d'entre nous connaissent Deft, modeste ville de Hollande, qui n'a guères plus de 27,000 habitants; mais elle a donné naissance à un homme de génie, à Grotius, auteur d'un ouvrage sur le droit des gens, qui l'a immortalisé. Or, c'est précisément en Hollande, à La Haye, qu'a été convoquée la conférence de la paix, qui n'a d'autre but que d'essayer de réaliser les idées exprimées il y a plus de 250 ans par Grotius.

De là, l'idée émise par les Américains, grands partisans de tous les systèmes ayant pour but d'éviter la guerre, de célébrer la mémoire de l'homme qui a le plus contribué à populariser les idées de concorde de paix et d'arbitrage, entre les nations, dans son célèbre ouvrage intitulé: "Le droit de guerre et de paix."

Les délégués américains à la Conférence de La Haye ont eu l'heureuse idée de de rendre hommage à la mémoire de l'homme qui a posé les véritables principes du droit des gens. C'est ce qui explique la cérémonie qui vient d'avoir lieu à Deft, hier, à l'occasion du 4 juillet, et sur laquelle nos dépêches nous donnent quelques détails.

Il y a eu une cérémonie très pittoresque et très impressionnante, ce matin, à la Nieuve Kirk.

L'église était remplie de délégués, de diplomates, de hauts fonctionnaires et de dames.

La cérémonie a commencé par un chant de Mendelsohn; après quoi, le A. P. C. Van Karnbeck, ministre spécial de la délégation Hollandaise à la Conférence de Paix, a prononcé un discours.

Voici les paroles prononcées par le ministre:

"Nulle part, la conférence n'a rencontré autant de sympathies qu'aux Etats-Unis. C'est spontanément qu'ils ont offert, par l'intermédiaire de leurs délégués, d'honorer la mémoire de Hugo Grotius; et, pour mieux accentuer le sentiment qui les anime, ils ont choisi pour cette cérémonie le jour de leur fête nationale".

Après l'exécution de l'hymne national de la Hollande, M. Andrew White, ambassadeur des Etats Unis en Allemagne et chef de la délégation américaine au congrès de la paix, a rendu hommage au génie de Grotius, dont toutes les nations cherchent maintenant à réaliser les idées.

A la fin de son discours, M. White est allé déposer sur la tombe de Grotius une couronne avec cette inscription: A la mémoire de Grotius, à l'occasion de la conférence de La Haye—de la part des Etats Unis.

C'est le Dr W. H. de Beaufort, ministre des affaires étrangères et président du conseil des Pays-Bas, qui a répondu.

"Cette cérémonie produira une vive impression sur tout le pays. Nous autres, Hollandais, sommes fiers de notre patrie, de sa glorieuse histoire et des grands hommes qu'elle a produits. Nous sommes enchantés de les voir appréciés comme ils le méritent par les étrangers.

Nous sommes liés avec les Etats-Unis, par d'anciennes traditions. N'étaient-ce pas des Hollandais qui ont, les premiers, abordé sur les bords de l'Hudson? et nous nous rappelons avec fierté que c'est un capitaine hollandais qui a, le premier, salué le drapeau américain.

Après M. de Beaufort, le président Seth Low, de l'Université de la Colombie, a prononcé un discours fort éloquent. La cérémonie s'est terminée par l'exécution du "Star Spangled Banner."

La folie de l'impératrice Charlotte.

On a souvent répété que la folie de la princesse Charlotte a eu pour résultat (pour résultat heureux, pourrait-on dire) de la tenir dans l'ignorance du dernier acte de la tragédie mexicaine: l'exécution de l'empereur Maximilien—exécution qui eut lieu le 19 juin 1867.

D'après l'«Indépendance belge», c'est là une erreur.

Il est définitivement acquis à l'histoire, affirme un confrère, que, dans un des moments de complète lucidité que lui laissait, au début, la maladie mentale dont elle est atteinte, la princesse Charlotte a été informée de la mort de son époux et des circonstances de cette mort. Et il n'est malheureusement pas permis d'espérer que le souvenir s'en soit complètement effacé en elle, lui laissant cette suprême consolation: l'oubli.

UN AUTRE MARCHAND

Au moment où le nom du héros de Fachoda est dans toutes les bouches, il semble curieux de rappeler qu'il a eu un glorieux précurseur, du même nom que lui, qui comme lui, planta le drapeau français sur des terres inconnues sans effusion de sang, et qui, toujours comme lui, dut abandonner sa prise pour obéir au pouvoir civil. L'histoire est un éternel recommencement.

En 1791, le capitaine Marchand, au service de la maison Baux, de Marseille, cherchait à ouvrir des relations commerciales dans la mer du Sud. Il commandait le «Solide», navire monté par 50 hommes.

Après la traversée de l'Atlantique, Marchand entra dans le Pacifique par le détroit de Magellan. A la hauteur des îles Marqueras de Mendoça, il découvrit quatre îles que nul explorateur n'avait jusqu'ici relevées et leur donna le nom général d'îles de la Révolution, avec les noms particuliers de Baux, Marchand, Chanal et Masse. Chanal et Masse étaient ses seconds.

Ces îles font aujourd'hui partie des îles Marquises. Le nom de Marchand est resté au banc autour duquel elles sont situées.

Le capitaine Etienne Marchand fut reçu par les indigènes avec respect et il eut avec eux les plus amicales relations. Après avoir pris possession de ses terres au nom de la France et du roi Louis XVI et en avoir soigneusement dressé la carte, il revint en France, ayant accompli son voyage autour du monde en vingt mois, avec un seul navire, sans avarie et sans perte d'homme.

Le 19 avril 1792, Dumontier, député de la Rochelle, demanda à la Législative «d'approuver la conduite de Marchand dans la prise de possession des îles de la Révolution». Mais on était à la veille de déclarer la guerre à l'Autriche. L'Assemblée ne voulut pas imposer à la nation les dangers de l'occupation d'îles lointaines. Un député, ancien juge, nommé Quesnay (!) combattit la prise de possession qu'il représenta, les îles étant peuplées, comme une usurpation, et la Législative refusa le cadeau de l'explorateur Marchand

Le capitaine mourut l'année suivante. Son beau voyage ne lui avait rapporté qu'un peu de gloire, sans honneur ni profit.

L'EXPOSITION

DE 1900.

Le rapport de M. Delombre —Situation financière et état des travaux.

Le *Journal officiel* à Paris vient de publier un rapport adressé par M. Delombre, ministre du commerce et de l'industrie, au président de la République, sur la situation financière et l'état des travaux de l'Exposition universelle de 1900, à la fin de l'année 1898.

Malgré des besoins imprévus qui ont imposé au budget un surcroît de dépenses, M. Delombre estime que la situation budgétaire est restée satisfaisante, et que l'on peut, dès maintenant, envisager l'éventualité d'un excèdent de recettes.

Les 100 millions de francs affectés, par la loi du 13 juin 1896, à l'Exposition de 1900, seront certainement dépassés; mais, comme, d'autres part, les recettes accessoires et les remboursements de frais par les exposants seront assez considérables, on n'envisage pas la nécessité de nouveaux crédits pour couvrir la somme de 102,960,975 fr. 32, à laquelle est fixée la dépense nette.

Parmi les causes ayant amené un accroissement de dépenses, M. Delombre signale, tout d'abord, la nécessité où l'on s'est trouvé, par suite des demandes très considérables des nations étrangères, de porter de 39 à plus de 46 hectares la superficie de l'Exposition.

L'aménagement des Salons dans la Galeries des Machines a imposé au budget de l'Exposition une dépenses de 350,000 francs.

La cérémonie, organisée pour la pose de la pierre du pont Alexandre-III, a coûté 63,851 fr. 86.

Enfin, la décision prise par les ministres de la guerre et de la marine, de ne pas participer officiellement à l'Exposition, a, en obligeant l'administration à édifier un palais à ses frais, grevé le budget de l'Exposition de 2 millions.

Signalons, parmi les recettes accessoires, le produit des concessions, qui dépassera de beaucoup les évaluations. En 1889, l'ensemble des concessions avait donné 2 millions 387,828 fr. 40. Au 31 décembre 1898, l'administration de l'Exposition dè 1900 n'avait encore concédé que onze établissements de spectacles ou d'attractions, et le total des redevances atteignait déjà 2 millions 247,220 francs.

En outre la plate-forme du quai d'Orsay sera payée, en partie, par les gouvernements étrangers.

La compagnie de l'Ouest participe, enfin, à la construction du pont Alexandre III, pour une somme de 750,000 francs.

M. Delombre passe ensuite en revue l'état des travaux, et affirme qu'ils présentent actuellement une avance notable par rapport à ceux de 1889.

Le rapport constate que les constructions du palais de l'électricité et du chateau d'eau sont fort en retard, par rapport aux autres constructions, tout en reconnaissant que la situation n'a d'ailleurs rien d'inquiétant et la période d'études devait être plus longue pour ces deux bâtiments.

"J'ai la ferme conviction, ajoute le ministre du commerce, que les portes de cette Exposition, sur laquelle se fondent tant de nobles espérances, seront ouvertes à l'heure dite."

PIANOS STEINWAY, KNABE, SMONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER.
MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES.
715 RUE DU CANAL.
GRUNEWALD.

Et M. Delombre termine son rapport par ces paroles:

"Je croyais profondément au succès de l'Exposition, à une époque où rien ne pouvait me laisser prévoir que j'aurais un jour l'honneur de la diriger. Informé comme je suis aujourd'hui, je constate avec joie que mes prévisions sont sur le point d'être réalisées, et j'attends avec la plus grande confiance, pour mon pays et pour la République, cette date de 1900."

Il va sans dire que ce dernier paragrape a été écrit avant la chute du cabinet Dupuy.

LE NOUVEAU JEU.

Nous lisons dans le *Figaro*:

En attendant la déclaration ministérielle, les amateurs du petit jeu traditionnel cherchent des tuyaux, et voici ce qu'ils trouvent dans les noms des nouveaux ministres:

Waldeck-Rous S eau
De G A llifet
Pierre B audin
Mille R and
Meug E ot

De L A nessan
Jean D U puy

Del C asso
L eygues
Caill A ux
Mon I s
Doc R ais

Sabre au Clair! Est-ce le régime du sabre qu'on nous annonce? Une autre combinaison nous répond:

De G allifet
De L A nessan
Mille R and
Pierr E Baudin

Jean D upuy
L E ygues
Delcas S sé
Decrai S
M O nis
Caill U x
Waldeck-Rous S eau

Gare dessous! Pourquoi cette menace?

Del C asso
Wald E ck-Rousseau
De Lan S san
De Galliffe T

Caill L aux
Pierr e Baudin
M l
Jean Du P uy
Mon I s
Doc R ais
Leygu E s

C'est l'Empire! Voilà qui est clair. Mais est-ce bien sûr?

M O nis
Minera N d

De La N essan
Le Y gues

Waldec C k-Rousseau
M O ngeot
Caillo U x
Du P uy
D E crais

P ierre Baudin
De G A llifet
Decrai S

Réponse: On n'y comprend pas [illegible]

Les troubles à Barcelone.

Presse Associée.

Barcelone, 4 juillet—Les troubles se sont renouvelés ici, ce matin. Une grande partie des magasins ont dû fermer, et le service des chars a été suspendu.

D'après certains journaux anglais il sera fait au gouvernement des représentations par les puissances étrangères, à propos des pertes encourues par leurs sujets.

:o:

DEPECHES

Télégraphiques.

Les officiers des volontaires aux Philippines.

Presse Associée

Washington, 4 juillet—On annonce au département de la guerre que le retour des régiments de volontaires aux Etats-Unis n'aura aucun effet sur les grades des officiers généraux des volontaires actuellement de service dans ce pays. Le nombre des officiers généraux ne depend pas de l'organisation particulière du service, mais du nombre total des hommes. La loi prévoit un général major par 12,000 hommes.

Quand le recrutement actuel sera complété il y aura sous les armes 78,000 hommes environ.

Il y a actuellement trois généraux majors dans l'armée régulière, Miles, Merritt et Brooke. Dans l'armée des volontaires il y a Shafter, Otis, Lawton et McArthur.

Ces arrangements seront probablement maintenus, car il y aura dans l'armée entière un nombre plus élevé d'hommes qu'il n'est nécessaire pour le maintien de six généraux majors.

Les généraux de brigade de service aux Philippines sont, par rang d'ancienneté, les suivants: Bates, Young, Schwan, Hale, Wheaton, Grant, Hughes et Ovenshine.

Il est entendu qu'ils conserveront leurs commandements. On ne croit pas que l'organisation conjointe nécessitera la nomination de nouveaux généraux de brigade, car il y en a déjà en surplus à Cuba et ailleurs maintenus d'après la clause de six mois de la loi sur l'armée des volontaires.

Colossale vente de houillières.

Presse Associée.

Pittsburg, 4 juillet—Il vient de se conclure une affaire, une des plus grandes transactions qui se soient jamais faites en fait de charbon.

Le long de la rivière Monongahela, il s'est vendu 1,200,000 acres d'un côté, et 10,000 acres de l'autre.

Les terrains vendus s'étendent de Rich Landing à Big Whitely Creek, comté de Greene.

La propriété a une longueur de 18 milles, le long de la rivière et une profondeur de 1 à 2 milles.

Les acquéreurs sont des capitalistes de la localité: mais derrière eux, il y a un syndicat de l'Est. Le Col. James Guffey, de cette ville, a aussi conclu la vente de 7000 acres de terres à houille, sur le chemin de fer de Baltimore et Ohio, près de Farmington, Virginie de l'Ouest, à la Georges Creek Coal and Iron Co., de Baltimore. Le prix comptant est de $250,000.

Dépêche du général Otis—Retours au pays.

Presse Associée.

Washington, 4 juillet—Le département de la guerre a reçu le message suivant du général Otis:

Manille, 4 juillet.

L'infanterie et l'artillerie de Californie, en tout, 1400 hommes, qui sont libérés du service prennent le Sherman qui est maintenant en chargement à Negros.

Le Warren prend le régiment du Colorado, 1,100 hommes. Les transports sont maintenant difficiles, à cause du typhon qui fait rage.

Le Grant est déchargé. Dans 4 jours il prendra les officiers de l'Idaho, du Dakota du Nord, et du Wyoming, en tout, 65 officiers; plus 1,500 hommes, qui sont libérés.

OTIS.

La crue de la rivière Brazos.

Dommages considérables.

Presse Associée.

St-Louis, Missouri, 4 juillet—Dépêche spéciale de Dallas, Texas, au «Post-Dispatch»:

Un avis reçu à midi de la station de Dewey, sur la ligne de chemin de fer du Missouri, Kansas et Texas, à mi-chemin entre Calvert et Houston, est ainsi conçu:

Il y a eu une destruction considérable de propriétés dans cette région. Quelques personnes ont certainement péri dans les districts ruraux. La rivière Brazos monte rapidement depuis hier. L'eau est maintenant au niveau du tablier du pont du Missouri, Kansas et Texas, un grand pont en acier dont la construction a été très coûteuse.

Trois milles de voie ont été emportés depuis la nuit dernière.

Quelques minutes après midi toutes les communications avec Dewey ont été coupées. On croit que le pont a été emporté.

Second entrevue

De Dreyfus avec son avocat.

Presse Associée.

Rennes, 4 juillet—Maître Labori a rendu une seconde visite à Dreyfus, ce matin, à 10 heures. Il est resté avec lui jusqu'à 10 heures. L'avocat a trouvé le prisonnier en de beaucoup meilleures dispositions d'esprit que la veille.

Il a fait preuve d'une grande vigueur en résistant, comme il l'a fait, aux terribles épreuves qu'il a subies à l'Ile du Diable, et il s'est prodigieusement relevé, au point de vue physique et moral, depuis son départ pour Cayenne.

Maître Labori y a vu là une preuve convaincante de son innocence. L'avocat était joyeux en quittant la prison militaire. Sans aucun doute, son entrevue avec le prisonnier, lui a produit la plus favorable impression.

Il semble avoir toute confiance dans le résultat du procès, devant la cour martiale.

Dreyfus a passé la soirée d'hier et la matinée d'aujourd'hui à passer en revue les documents relatifs aux procès d'Esterhazy et de Zola.

Maître Labori lui en a expliqué, ce matin, les points obscurs.

Dreyfus a naturellement été étonné de l'attitude de certaines personnes depuis l'époque de sa déportation.

Mme et M. Mathieu Dreyfus ont visité la prison, cette après-midi.

Convention nationale des professeurs.

Presse Associée.

Atlanta, Gie., 4 juillet—Une compagnie de professeurs des écoles est partie d'Atlanta, aujourd'hui, pour se rendre à la Convention de l'Association Nationale d'Education, qui se réunit à Los Angeles, le 10 juillet. Ils sont partis par le chemin de fer Nashville, Chattanooga et St-Louis, via l'Union Pacific.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 29 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

DEUXIÈME PARTIE.

SOLDATS DES ALPES.

VIII

LE BLOCUS DES NEIGES.

(*Suite.*)

Le lendemain, à sept heures, quand le réveil sonna, il y avait, sur toutes les cimes, des brumes très denses, qui opposaient au regard un impénétrable voile. Impossible de distinguer le pic des Glaciers, pas plus que le pic d'Entrèves, en Italie. Les hommes reçurent l'ordre de déblayer le chemin muletier et de rétablir les communications vers Beaufort. Les chiens furent lâchés et se roulèrent dans la neige avec des hurlements d'allégresse.

Vers neuf heures et demie, le soleil essaya de se montrer derrière le brouillard.

Cela faisait à peu près l'effet d'une lanterne allumée derrière une toile.

A chaque instant, depuis leur sortie, les hommes s'interrompaient de piocher, de creuser et de rejeter en talus les masses profondes de la neige pour interroger les cimes lointaines qui s'obstinaient à rester invisibles. Le drapeau était-il là? Goliath s'était-il trompé?

Vers dix heures, les brumes se dissipèrent enfin, découvrant un admirable et morne paysage de neige, où pas une tache n'apparaissait. Tout était blanc.

Les hommes, appuyés, sur leurs pelles et leurs pioches, regardaient au loin, là-haut, sur le pic dominant le Colmet de Roselend.

Et ils eurent une même exclamation de douleur et de colère.

Le pic des Glaciers était vierge, comme si jamais aucun pied humain ne l'avait foulé, dominant avec orgueil les profondeurs blanches autour de lui.

Et sur la cime la plus élevée, le drapeau français ne clapotait plus contre sa hampe, sous le souffle léger de ces hauteurs.

Goliath murmura:

—Moi, je dis qu'il n'a pas pu s'enlever tout seul et que ce sont les Italiens.

Marcigny lui fit signe de se taire.

La colère des hommes était visible. Dans tous les yeux il y avait un regard dur. Dans toutes ces robustes mains, comme un frémissement.

Marcigny confia la direction des travaux du déblaiement à un caporal.

Puis aussitôt il courut aux Chapieux prévenir Ragon.

Ragon n'était pas dans sa chambre.

Marcigny s'informa auprès du cuisinier. Celui-ci lui dit simplement:

—Ecoutez!

Le sergent prêta l'oreille.

On entendait, dans le réfectoire, la baraque la plus vaste du poste, un cliquetis d'armes froissées, des appels du pied.

Ragon y faisait des armes avec le médecin auxiliaire.

Le bruit cessa: le médecin auxiliaire sortait pour rentrer chez lui.

—Vous cherchez le lieutenant?

—Oui, monsieur le major.

—Entrez. Il est là.

Par une fenêtre, Ragon le regardait tout en se rhabillant.

Il y avait, accrochés au mur, des épées, des fleurets, des sabres d'escrimes, le bout mouchetés, formant décor avec les masques, les gants, les plastrons, même les sandales.

Marcigny resta sur le seuil, la main au béret.

Sans se retourner, durement, comme impatienté de le voir, Ragon demanda:

—Qu'est ce que vous désirez?

—Rien

—Alors, quoi?....

—Je suis obligé de vous renseigner sur un fait qui vient de se passer.....

—Eh bien?

—Le drapeau du pic des Glaciers a disparu.

Le lieutenant reçut comme un coup de fouet au travers du corps

Il s'élança vers la porte, tourna la pointe sud du baraquement et là, planté sur un tertre de neige glacée, examina l'horizon des cimes.

—C'est pourtant vrai!..... murmura-t il, le drapeau a disparu....

Et, se retournant tout à coup vers le pic d'Entrèves, il resta longtemps immobile et finit par exprimer sa pensée, — celle de Goliath:

—Ce sont eux....

Il rentra lentement au poste.

Marcigny l'attendait au réfectoire.

Machinalement il avait pris un fleuret et le maniait, en se fendant.

Ragon s'arrêta sur le seuil, à le regarder.

—Tiens! tiens! vous n'avez pas l'air novice dans la science des armes!

Marcigny rejeta le fleuret, ne répondit pas à la demande, mais dit:

—Que dois-je faire?

—Pour notre drapeau?

—Oui.

—Rien aujourd'hui! Il est trop tard. Nous verrons demain à le replacer là-bas, si le temps le permet.

—Avec la neige tombée depuis des semaines, l'ascension est impossible....

—Même pour vous?

—Même pour moi.

—Et si je vous en donne l'ordre?....

—J'obéirai.... Qui sait? Je réussirai peut-être.... C'est surtout dans les montagnes qu'il faut s'attendre à des miracles...

Le lieutenant réfléchit.

—Vous n'irez pas.

—Comme il vous plaira.

—Vous ferez tirer au sort un des hommes, le sort désignera celui qui aura l'honneur d'aller planter là-haut les couleurs françaises.

—C'est condamner un homme à mort, presque sûrement.

—Gardez pour vous vos conseils. Je n'en ai que faire.

Les yeux de Marcigny, — ses yeux seuls — sourirent, d'un sourire méprisant. Un geste, un mot, un regard seulement, pouvait faire éclater la haine des deux hommes tant leurs nerfs étaient tendus à se rompre.

—Vous me bravez, je crois? dit Ragon.

—Non.

—Baissez les yeux, s'il vous plaît....

—Non, puisque je n'ai rien fait pour cela....

Alors.... Ragon.... la respiration appressée, le cœur battant des battements sourds, se rapprocha lentement du sous-officier:

Malgré l'effort qu'il faisait pour se contenir, la colère était visible....

Et elle devait être terrible, à en juger par le frémissement qui agitait, comme une branche sous un vent fort, ce grand corps de colosse:

—Ne les baissez pas, si vous y tenez! dit-il, les lèvres relevées en une contraction qui, à un autre moment, eût été un sourire.

Il fit quelques pas en silence dans la salle.

En passant auprès de la table, il accrocha des fleurets qui tombèrent, pêle-mêle, avec des masques et des gants.

Fleurets, masques et gants, Ragon s'en était servi tout à l'heure avec le jeune médecin, dans un assaut.

Il ne les avait pas encore remis en place.

Il s'arrêta, comme distrait par ce bruit, se retourna, regarda longuement ces pointes mouchetées, inoffensives.

Marcigny, impatienté, demanda:

—Puis-je me retirer?

—Où allez-vous?

—Aux travaux de déblaiement, rejoindre mes hommes.

—Le caporal les ramènera.

—Alors, je rentre dans ma chambre.

—Vous avez du travail?

—Non.

—Eh bien, restez.

Marcigny attendit, correct, tête haute, talons joints, sans bouger.

Un silence encore.

Le lieutenant semblait plongé dans de sombres réflexions.

Tout à coup, sans transition, mais suivant sûrement les pensées qui l'agitaient depuis la venue du sergent:

—Ainsi, vous êtes fort en escrime?....

—Fort n'est pas le mot. Je ne veux pas me vanter. Pourtant, je suis ce qu'on peut appeler convenable, et je peux faire au besoin ma partie dans un assaut.

—Ou dans un duel?

—Oh! pour le duel, pas besoin de savoir d'escrime.....

—Ah!

—Oui, tout le monde peut toujours se faire tuer.

Le lieutenant regardait sa montre.

Il n'était pas dix heures.

Une heure encore avant la